

Jean-Marc Roberts
Deux vies valent
mieux qu'une

r é c i t

« Ils semblaient promis
à une vie éternelle. »

Flammariion

Deux vies valent mieux qu'une

Jean-Marc
Roberts

« Nous avions tous le même âge, treize, quatorze, quinze ans. Les plus jolies filles portaient des bikinis. On les appelait *due pezzi*, oui, "deux morceaux". C'étaient les étés des paris, des défis. Plus faciles à gagner qu'une rémission mais tout de même. »

Jean-Marc Roberts fait le récit de « deux morceaux » de sa vie : celui de sa maladie, dont il met en scène les saisons et, intimement associé à elle, le souvenir de quatre étés passés en Calabre, adolescent. Le soleil italien vient pénétrer le froid de l'hôpital, l'oncle Félix s'invite entre deux rendez-vous de médecins, les petites amoureuses calabraises, Amalia et Mariella, croisent femmes et enfants. Et Jean-Marc Roberts, qui dit préférer dans la vie les tours d'illusionnistes, réussit parfaitement celui-ci : il rend ce lointain passé terriblement vivant et nous fait croire que la gravité n'est peut-être pas là où on l'attend.

Jean-Marc Roberts est romancier et éditeur.

Flammarion

Extrait de la publication

Deux vies valent mieux qu'une

Du même auteur

Samedi, dimanche et fêtes, Seuil, 1972 ; Points, n° 1527
(Prix Fénéon).

Les Petits Verlaine, Seuil, 1973 ; Points, n° 1527.

La Partie belle, Seuil, 1974 ; Points, n° 1535.

Baudelaire et les voleurs, Julliard, 1974.

La Comédie légère, Seuil, 1975 ; Points, n° 1535.

Le Sommeil agité, Seuil, 1977 ; Points, n° 180.

Les Enfants de fortune, Seuil, 1978 ; Points, n° 951.

Affaires étrangères, Seuil, 1979 ; Points, n° 30 ; réédition
Grasset, 1997 ; Le Livre de Poche, n° 14901 (prix
Renaudot).

Les Bêtes curieuses, Balland, 1980 ; réédition, 2003.

L'Ami de Vincent, Seuil, 1982 ; Points, n° 1144.

Portrait craché, Seuil, 1983.

Méchant, Seuil, 1985 ; Points, n° 265 ; réédition Gras-
set, 1996 ; Le Livre de Poche, n° 14756.

Mon père américain, Seuil, 1988 ; Points, n° 366 ; réé-
dition Grasset, 1996 ; Le Livre de Poche, n° 14444.

L'Angoisse du tigre, Seuil, 1990 ; Points, n° 499.

Monsieur Pinocchio, Julliard, 1991 ; Points, n° 758.

Les Seins de Blanche-Neige, Grasset, 1994 ; Le Livre de
Poche, n° 13917.

Affaires personnelles, Grasset, 1996 ; Le Livre de Poche,
n° 14160.

Une petite femme, Grasset, 1998 ; Le Livre de Poche,
n° 14856 (prix Maurice Genevoix).

Un début d'explication, Seuil, 1998 ; Points, n° 869.

Toilette de chat, Seuil, 2003 ; Points, n° 1165.

Je te laisse, Seuil, 2004.

Cinquante ans passés, Grasset, 2006 ; Le Livre de Poche,
n° 31088.

La Prière, Flammarion ; 2008 ; J'ai lu, n° 9118.

François-Marie, Gallimard, 2011.

Jean-Marc Roberts

Deux vies
valent mieux qu'une

récit

Flammarion

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-0052-1

Pour Alphonse

« Si nous sommes vivants, alors qui est mort ? »

Allen Ginsberg

Curieusement c'est à Gérard, mon voisin de chambre à la Pitié, que je pense le plus. Pour me demander ce qu'il devient après ces quelques mois, savoir s'il a une chance de s'en sortir.

Je l'ai quitté le jour de mon anniversaire, le 3 mai dernier. Gérard ne venait pas d'apprendre une très bonne nouvelle.

Nous n'aurons cessé de plaisanter et de rire pendant notre courte vie commune. Gérard allait fumer en cachette, il dévorait des palmiers géants sous vide, insistait tendrement puis lourdement pour que je les goûte. Il pétait la nuit allègrement dans son profond sommeil et recevait chaque après-midi la visite interminable de sa femme blonde, très décolorée, que j'impressionnais

manifestement beaucoup. M'avait-elle googlisé ?

Mon séjour à la Pitié-Salpêtrière, 21 avril-3 mai, correspond à ma deuxième opération et donc à ma deuxième tumeur. « Deux tumeurs, tant que ça, tu es bien sûr ? » Je n'ai rien inventé, suis persuadé d'avoir entendu cette remarque, cette drôle de question. Et de me soupçonner aussitôt d'exagérer un peu. N'avais-je pas décidé tout à coup de faire mon intéressant ? C'était déjà beaucoup deux tumeurs. Surtout que je donnais parfaitement le change.

Je n'avais donc pas l'air si atteint et je continuais de tout prendre à la blague avec flegme et sarcasme. Bien sûr, je suivais docilement les traitements recommandés, chimio, radiothérapie, mais au pire, eh bien, au pire, ça ne marcherait pas, comme je l'annonçais non sans risque aux auteurs avant une rentrée littéraire. J'exerce le métier d'éditeur.

Deux tumeurs, pas de doute, je devais bien en rajouter un peu. Je minimisais tant la situation : éviter d'être plaint, protégé. La

DEUX VIES VALENT MIEUX QU'UNE

compassion m'a toujours inspiré un vilain sentiment.

Certains, je me souviens, ceux qui m'aiment surtout, me conseillaient d'écrire. Écrire quoi, comment, sur quel ton ? Je rêvais et je rêve encore d'un livre pour s'amuser, incorrect, un livre dont on ne connaîtrait pas la fin pour une fois, histoire de changer, enfin de surprendre.

Est-ce que mon voisin Gérard pense à moi, lui ? Nous avons un an d'écart, le même goût pour les très bons bordeaux. Né à Marseille dans le quartier du Panier, Gérard – un homme particulièrement rougeaud – travaille ou plutôt travaillait comme agent immobilier en région parisienne. Nous étions en pleine campagne présidentielle et je craignais le vote FN de Gérard, son choix mêlé de dépit et de bon sens. « En même temps, ponctua-t-il après une déclaration musclée de Marinette, avoue qu'elle n'a pas tort ! » Je n'avais pas relevé.

Gérard s'était étonné que je n'aie jamais même songé à acheter. Il n'est peut-être pas

DEUX VIES VALENT MIEUX QU'UNE

trop tard, me conseillait-il. Maintenant, avec mes deux tumeurs, je ne suis pas sûr que les banques me prêteraient le moindre argent.

Je ne veux rien sinon guérir.

Mon oncle Felix, calabrais, deuxième mari de ma tante Joyce et seule réelle figure masculine de mon adolescence, aura travaillé moins que moi. Il est mort à soixante-sept ans, sans doute de lassitude, un peu malade mais moins gravement. Felix avait dû renoncer à quelque chose. Je crois bien que vivre ne l'intéressait plus. Il passait ses soirées et une partie de ses nuits sur un fauteuil du salon romain devant la télé à regarder n'importe quoi, les *Derrick*, les vieux *Colombo* qu'il n'avait pas choisis. Il buvait un peu trop de Fernet-Branca et finissait par s'endormir au matin, aux premières lueurs du jour.

J'aurais pu mourir ainsi, laisser les choses filer en hommage à mon cher Felix, tout cela paraissait tellement simple.

DEUX VIES VALENT MIEUX QU'UNE

Un matin à l'Hôtel-Dieu, tumeur 1, saison 1, mon transistor fétiche m'a réveillé avec cette information cruciale que nous livrait l'ancien régime politique de la France : nous étions plus d'un million de fraudeurs, patients, médecins, tous avons bénéficié de congés abusifs, de remboursements superflus. J'apprenais le même jour dans ce service de soins intensifs où je n'en menais pas si large que ma demande était toujours rejetée, que la sécurité sociale méfiante n'acceptait pas encore de couvrir ma pathologie à 100 %.

Immédiatement, je m'étais mis à penser à Felix, à la fraude et à la mafia calabraises. Je nous revois, lui et moi, dans les pharmacies de Reggio négocier le prix de chaque médicament. Et l'oncle Felix d'obtenir toujours gain de cause, les faveurs des laborantins, un paquet cadeau, des échantillons. Sa conclusion ne variait que sur les sommes, « Tu me réclames six mille lire, en voilà trois, tu les prends et tu me remercies ».

Nous sommes en 1967, 68, 69, 70, mes quatre étés calabrais, mes seules saisons de véritable insouciance.

Je me dis qu'il n'y a rien de plus comode et tentant que d'associer le froid de

DEUX VIES VALENT MIEUX QU'UNE

l'hôpital au sable brûlant des plages du sud de l'Italie.

Nous avions tous le même âge, treize, quatorze, quinze ans. Les plus jolies filles portaient des bikinis. On les appelait *due pezzi*, oui, « deux morceaux ». C'étaient les étés des paris, des défis. Plus faciles à gagner qu'une rémission mais tout de même.

Je me souviens d'Amalia et de Mariella, je suis sûr de les avoir aimées. Amalia davantage car elle n'a pas souhaité que je l'aime trop longtemps.

J'avais un secret, celui de garder toujours un peu de sable entre mes doigts de pied. En rentrant le soir et même la nuit, j'adorais découvrir encore un peu de sable entre le gros orteil et l'index. Est-ce que ça ne me gênait pas ? Mais si, un léger empêchement. Assez délicieux. Le voilà mon truc, subir toujours une petite contrariété qui me pèse mais gentiment. Alibi pour repousser depuis toujours le grand livre, la vraie bonne vie. Je pense que tout cela m'assomme. Je préfère les bouts, les instants, les petites ruses des magiciens, les tours des illusionnistes.

J'ai commencé la rédaction de ce livre lors de ma deuxième tumeur donc, à la veille du match de football Italie-Allemagne. J'ai réellement décidé de m'y consacrer quand j'ai appris la disparition de Muriel Cerf des suites d'un cancer à soixante et un ans. Une colonne dans *Le Monde*, une chronique dans *Le Point*, je n'ai rien trouvé d'autre. Cette mort aura certainement agi sur moi comme un déclic.

Muriel m'évoque évidemment le début des années 1970. Sa période d'insouciance et de célébrité ne doit guère dépasser mes saisons calabraises. Je songe que Muriel aura été pour nous – je pense à Decoin, à Modiano – un modèle de beauté et de liberté.

Nous avons passé une soirée comme tant d'autres, Patrick et moi, à improviser des

canulars téléphoniques. C'était notre occupation favorite.

En déguisant sa voix, Modiano parvenait à acquérir une assurance et une témérité inédites. Sa drôlerie m'impressionnait. De René Barjavel à Robert Julien Courtine, tant se laissèrent piéger.

Organiser des rendez-vous autour de Muriel nous avait paru soudain plus rafraîchissant. Jean-Pierre Rosnay, l'animateur du Club des poètes, rue de Bourgogne à Paris, se retrouvait au centre de toutes nos conversations, de ces traquenards. Pas sûr qu'ils aient fonctionné et que Muriel se soit rendue au Club.

Je l'ai rencontrée une seule fois, rue de Condé, dans les locaux du Mercure de France, son éditeur, à l'occasion de la parution de son roman *Les Rois et les Voleurs* dont je vanterais les charmes dans *Le Quotidien de Paris*. Elle m'avait pris de haut, j'avais quatre ans de moins qu'elle, en effet, et aucun succès probant. Je ne l'ai jamais revue, jamais relue. Ce printemps qui aura vu glisser Donna Summer, Robin Gibb, Brigitte Ungerer,

DEUX VIES VALENT MIEUX QU'UNE

d'autres glorioles de la même sale maladie demeure le printemps de Muriel.

Il y a bien ce restaurant sur un quai de Seine à Paris, chez Gilda et Gildo, une brave guinguette tenue par des pingouins, tous deux spécialistes de danses acrobatiques. Mais devons-nous y croire ? Ne les ai-je pas inventés comme les histoires que je racontais le soir aux enfants quand nous vivions ensemble ? À l'Hôtel-Dieu, en soins intensifs, la morphine des premiers jours aura considérablement aidé à développer mon imagination. Dans le couloir, je distinguais sans peine des femmes plantureuses allaiter leurs bébés. Des écureuils gambadaient sur une pyramide de bouteilles d'Évian avant d'improviser un jeu de saute-mouton. Enfin, par la fenêtre, m'était proposé un fabuleux spectacle de cirque avec prise de risques, musiques tonitruantes et grandes tirades.

Les plus coriaces sont les plus intrusifs. Ils agissent de préférence par SMS avec des questions infiniment précises. Tu as maigri ? Tu as démarré la chimio ? Durée du traite-

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELJN000539.N001
Dépôt légal : mars 2013